

SEFI ATTA

Nouvelles du pays

traduit de l'anglais (Nigeria)
par Charlotte Woillez

ACTES SUD

à Gboyega, à Temi

LE FAISEUR DE MIRACLES

La seule pomme de discorde entre Makinde et sa nouvelle femme, Bisi, c'étaient les dons excessifs qu'elle faisait à son église. Un dixième n'était pas assez pour Bisi. Elle tenait à prouver sa foi évangélique et, à chacune de ses visites à l'Abundant Life Tabernacle, elle déposait un petit supplément dans la corbeille de l'association des femmes mariées, que Makinde tenait pour un repaire de commères.

Makinde était carrossier. Il travaillait sur une parcelle située au coin d'une rue de Lagos. Bisi vendait du pain et des œufs durs aux passagers dans une station de bus du quartier. Quand elle avait remplacé ses *up-and-down*¹ colorés par des robes noires, Makinde n'avait pas protesté. Quand elle avait arrêté d'adresser la parole aux amis non chrétiens de Makinde parce que c'étaient des pécheurs, il n'avait pas dit un mot. Il s'était cassé la main le jour où une moto taxi avait failli l'écraser. (Makinde avait plongé dans le caniveau en se protégeant la tête des deux mains. Le caniveau, sous la vase, était tapissé de pierres.) Bisi avait jeûné pendant deux semaines et

1. Ensembles composés d'un haut et d'une jupe taillés dans le même tissu. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

prié pour sa guérison. Il avait mangé la part de Bisi et il avait guéri mais son petit doigt était resté tordu à angle droit. Bisi avait facilement des accès de ferveur, jugeait Makinde, si bien que, cet après-midi-là, lorsqu'elle vint sur sa parcelle pour lui apporter son déjeuner de pain et d'œufs durs, qu'elle vit le pare-brise d'une vieille voiture échouée là depuis des années et qu'elle tomba à genoux en disant y voir la Vierge Marie, Makinde leva à peine les yeux de son sandwich pour lui répondre. Il avait nettoyé ce pare-brise avec un chiffon plein de graisse car il ne supportait plus de voir ces chiures d'oiseau. Il avait un peu plu ce matin-là, et Bisi n'était même pas catholique.

Elle courut à la station de bus pour raconter aux gens qu'elle avait eu une vision. Une douzaine de personnes revint avec elle pour vérifier. Quelques-unes, essentiellement des hommes, repartirent en plaisantant au sujet des Nigérianes et de leurs histoires pieuses. Les autres, essentiellement des femmes, fixaient le pare-brise sale. Elles frémirent et éclatèrent en sanglots. C'est un miracle, dirent-elles. Une silhouette apparaissait nettement, sans aucun doute : un petit cercle surmontait une forme plus imposante, et les couleurs de l'arc-en-ciel rayonnaient autour de ce petit cercle. D'autres gens rejoignirent l'assistance, la rumeur se répandait. Ils furent bientôt assez nombreux pour l'empêcher de travailler. Makinde les fit partir.

Toute sa vie, il avait travaillé – du moins dès que sa mère avait arrêté de lui donner à manger. Il avait d'abord vendu des oranges sur un plateau. Il n'avait jamais été à l'école. À l'âge de dix ans, il avait commencé son apprentissage auprès de son père, un garagiste autodidacte. Makinde s'occupait des pneus : il

les gonflait, arrachait les clous plantés dedans, les rapiçait, puis il monta en grade et apprit à changer les bougies.

Si Makinde n'était pas le meilleur mécanicien de Lagos, il était l'un des rares à qui les gens pouvaient confier leur véhicule sans craindre de voir telle ou telle pièce disparaître. Certains de ses clients le laissaient stupéfait, des propriétaires de Mercedes, qui avaient accès aux insaisissables revenus pétroliers de son pays. Mais ces riches se montraient toujours chiches au moment de payer. Ils tendaient de la petite monnaie à Makinde, avec leurs mains douces et grassouillettes. Makinde, lui, ne se souvenait même pas de la couleur de ses propres ongles. Ils étaient noirs de graisse, et il se nettoyait les mains avec des chiffons imbibés d'essence, comme celui qu'il avait utilisé pour frotter le pare-brise. Il mangeait zéro-un-zéro pour économiser : pas de petit-déjeuner, un gros déjeuner, pas de dîner. Le vrai miracle, c'était ça : il était toujours aussi pauvre.

— Ma femme, dit-il après le départ des badauds, je me fiche que tu choisisses de gaspiller tes économies en les donnant à ton église — en réalité je ne m'en fiche pas, mais rien ne te fera changer d'avis. Par contre, je ne tolérerai pas que tu organises une messe ici, sur ma parcelle, et que tu m'empêches de travailler.

— Pourquoi? demanda Bisi.

— Ces gens vont faire peur à mes clients avec leurs cris et leurs tremblements.

— Comment ça? demanda Bisi.

C'était sa façon de discuter. Elle ne lui tenait jamais tête, mais elle posait assez de questions pour le rendre fou et, avec un peu de chance, obtenir ce qu'elle voulait.

— Ce que je dis, c'est que ça ne doit plus arriver, répondit Makinde.

On le trouvait patient parce qu'il n'aimait pas parler, ça pompait toute son énergie. Bisi disait qu'il était têtue. Il refusait d'aller au culte avec elle.

Le lendemain, lorsque Makinde arriva au travail, une vingtaine de personnes attendaient sur sa parcelle, hommes, femmes et enfants. Ils portaient des vêtements blancs et étaient pieds nus sur ce sol noir de crasse et d'essence.

— Nous sommes venus pour l'apparition, dit un vieil homme.

— Au nom du ciel, grommela Makinde.

Il était environ cinq heures trente du matin. Bisi n'avait pas pu leur en parler. Il ne s'attendait pas à ça, les gens venus la veille avaient répandu la nouvelle.

— Je suis désolé, dit-il, mais je ne peux pas vous laisser prier sur ma parcelle.

— Malheureusement, ce n'est pas à vous d'en décider, dit le vieil homme. Les forces célestes ont choisi cet endroit. Vous feriez mieux d'accepter leur volonté plutôt que d'essayer d'empêcher tout ça.

Le vieil homme souriait, mais Makinde eut peur. Il croyait en une force céleste. Il n'envisageait tout simplement pas que cette force céleste le trouve assez spécial pour vouloir le sauver.

— C'est là, dit-il.

Il indiqua l'épave qui, soit dit en passant, avait été une Peugeot 405 beige. Ce n'était plus qu'une carcasse. Les sièges et le volant avaient disparu, arrachés par des voleurs. Le groupe d'individus aux pieds nus se dirigea vers le pare-brise. Le vieil homme fut le premier à voir l'apparition, il tomba à genoux.

Sa troupe l'imita, puis ils se mirent tous à psalmodier. Makinde cogna sur une carrosserie assez fort pour couvrir leurs voix. Au pire, espérait-il, cinq groupes viendraient en pèlerinage sur sa parcelle. Trois aujourd'hui, peut-être deux demain. Il avait entendu parler de ce genre d'apparitions, sur des vitres sales, dans des quartiers pauvres. Il ne savait pas lire donc il ignorait que, à Lagos, ces apparitions attiraient ce que les journalistes appelaient des Foules, et que ces foules Affluaient. *Des foules affluent pour voir Marie, apparue sur une fenêtre de latrines. Des foules affluent pour voir Marie, apparue sur la vitre de la carriole d'un vendeur de pop-corn et de cacahuètes.* Des articles étaient parus sous ces titres dans les journaux nationaux.

Makinde dut revoir ses prévisions à la hausse. Deux cent cinquante personnes vinrent sur son terrain au cours de la matinée. Dans l'après-midi, environ cinq cents visiteurs étaient passés. Makinde cessa de leur indiquer le pare-brise de la Peugeot. Une femme grande et mince était restée sur place après sa visite matinale pour faire office de guide. Elle raconta toute l'histoire à un journaliste : Makinde et sa femme étaient jeunes mariés, Bisi était évangélique, et Makinde n'allait pas à l'église. Mais cette vision était apparue sur sa parcelle, ce qui prouvait bien que la miséricorde de Dieu pouvait se manifester n'importe où.

Bisi vint à midi, elle apportait à Makinde son déjeuner, du pain et un œuf dur. Elle vit la foule et nia toute responsabilité.

— C'est pas moi!

— Ne t'inquiète pas, je te crois, répondit Makinde. Elle n'y était pour rien.

La guide s'approcha.

— Que Dieu vous bénisse ma sœur.

— Qu'Il vous bénisse également, dit Bisi.

— Nous avons été là toute la matinée, sans être payée, nous avons montré aux gens où prier pour que des miracles se produisent.

— Ah oui?

— Oui, et nous avons faim maintenant, pourriez-vous s'il vous plaît retourner à votre étal et nous ramener du pain et des œufs?

La guide ne faisait référence qu'à elle-même. Le miracle pour lequel elle avait prié, c'était que les autres cessent de dire qu'elle était folle. Elle savait que sa vocation était de servir Dieu. N'importe où, ailleurs dans le monde, elle aurait prêché dans la rue. Ici, elle avait été envoyée dans un hôpital, où les médecins lui avaient fait une piqûre pendant que les infirmières l'immobilisaient, avant de la passer à tabac.

Makinde dit à Bisi de lui rapporter du pain et un œuf dur et, alors que les deux femmes retournaient à leur tâche respective, il eut soudain une idée. Sans être payée, avait dit la guide. Ces gens venaient sur sa parcelle, et ils l'empêchaient de travailler. Pourquoi ne pas leur faire payer un droit d'entrée? Ils payaient bien pour aller à l'église. Il calcula sa perte de bénéfices, déduisit ses frais de transport. Il divisa ce chiffre par le nombre de visiteurs venus sur son terrain. Il arrondit à la baisse, prenant en considération la pauvreté, et aboutit au prix de un naira par personne.

Juste devant son terrain se trouvait le caniveau dans lequel il avait plongé pour sauver sa vie. Une planche, assez large et solide pour supporter un

véhicule, servait de passerelle. Il s’y posta et annonça : “Excusez-moi ? Je suis Makinde. Oui, euh, le propriétaire de cette parcelle. J’ai décidé que je ne vous empêcherais pas de prier aujourd’hui. Mais... Je... Mes revenus sont modestes, comme vous le voyez, et mes affaires, euh, pâtissent de ces constantes allées et venues. Oui, ce que je suggère c’est que... pouvez-vous... pouvez-vous s’il vous plaît ?”

Parler l’épuisait. De toute façon, personne ne l’écoutait. Ils priaient, chantaient, se balançaient d’avant en arrière. Makinde éleva la voix. “Je m’appelle Makinde. Je suis le propriétaire de cette parcelle, et je vous informe que, si vous souhaitez continuer à voir votre apparition, je suggère que vous me payiez un naira chacun, sinon j’effacerai cette apparition d’un coup de chiffon.”

Le silence s’abattit sur sa parcelle. Une ou deux personnes demandaient de quoi il parlait et pourquoi il s’énervait. La guide était en train de leur expliquer lorsqu’une autre visiteuse arriva. Makinde tendit la main sans la regarder.

— C’est un naira l’entrée s’il vous plaît, dit-il.

— Depuis quand ?

C’était Bisi. Elle était revenue avec du pain et un œuf dur pour la guide, si vite.

Ce mois-là, Makinde gagna de l’argent grâce à ceux qui venaient visiter sa parcelle. On parla même de lui dans le journal du dimanche. *Les foules affluent pour assister à un miracle chez un garagiste*. Les gens priaient pour des guérisons, des bourses, des examens, des candidatures, des promotions, et surtout pour de l’argent. Certains venaient en chaise roulante, d’autres avec des béquilles, il y avait des

aveugles, des fous, des expulsés, des cœurs brisés, des délaissés, des aigris, des stériles. Des mendiants et des commères, notamment les femmes de l'association de Bisi. Certains râlaient contre le prix de l'entrée. Quelques-uns refusaient et s'en allaient. Il y eut un prêtre. "C-comment pouvez-vous faire ça?" demanda-t-il à Makinde. "Exploiter les souffrances et les malheurs de ces gens?" Makinde lui fit signe de passer sans payer, ce qu'il faisait aussi, discrètement, pour les mendiants et les enfants malades. Mais le prêtre persista dans son refus d'entrer. "J-jésus faisait-il payer ses miracles? Comment dormez-vous la nuit en s-sachant que c'est comme ça que vous gagnez votre argent?"

Plutôt bien, quand il ne faisait pas l'amour à Bisi, qui parlait maintenant d'avoir un enfant et d'arrêter de travailler. Elle conçut un soir d'orage. En entendant la pluie sur son toit, Makinde s'inquiéta pour sa Vierge Marie. Il avait pourtant protégé le pare-brise de la Peugeot avec une bâche, maintenue par des pierres. S'il avait su que le vent soufflait assez fort pour déplacer une des pierres, et que cette pierre finirait par tomber du toit de la voiture, libérant la bâche, qui glisserait sur le capot, et que les gouttes de pluie tomberaient sur le pare-brise et effaceraient l'apparition, il se serait davantage inquiété.

Le lendemain matin, quand il arriva au travail, il n'y avait que deux personnes sur sa parcelle. Le clochard, qui venait toujours grappiller quelques restes de nourriture, et la guide. "Notre apparition n'est plus", dit-elle.

La terre s'était transformée en boue, le caniveau débordait de vase. Makinde n'avait d'yeux que pour le pare-brise immaculé de la Peugeot. Il se demandait comment se remettre à la carrosserie.